

La Vie autrefois

Silhouettes du passé :

Sacré BOURBAKI !

A Saint-Antonin Noble Val, on l'appelait Bourbaki. Ce n'était pas son véritable nom mais un « escais », un de ces surnoms que l'imagination et l'esprit facétieux des habitants de nos villages inventaient pour caractériser chacun de leurs compatriotes. Vieille habitude à laquelle nous devons certains de nos patronymes, avec ou sans particule, trait d'union ou rallonge qui, pour certains, les pare d'une noblesse bien usurpée.

Mais revenons à Bourbaki. Son véritable nom était Basse, Félix Basse, frère de mon grand-père Léon. Il avait été mobilisé, ainsi que le signale son livret militaire que j'ai entre les mains, comme « Garde National, en exécution de la loi du 29/07/1870 qui a appelé sous les drapeaux tous les hommes valides de 21 à 40 ans non mariés ou veufs sans enfants, arrivé au corps le 5 octobre 1870 ».

Son corps était l'armée du général Bourbaki qui devait remporter, à Villersexel, l'une des rares victoires de la guerre de 1870, puis se retirer en Suisse pour éviter d'être fait prisonnier ou de voir ses troupes décimées — ce qui, entre nous, est ce qu'un général peut faire de mieux. (1)

Basse Félix, matricule 1268, avait sans doute vécu là la grande aventure de sa vie. De retour au pays, alors que son frère Léon moisissait, prisonnier, dans quelque bourgade de Poméranie, il devait ressasser son épopée aux Saint-Antoninois et faire résonner le nom du général Bourbaki plus que de raison. Alors ses compatriotes facétieux, amoureux des contrastes et trouvant que le

(1) — Sur la couverture, en solide parchemin, du livret militaire de mon grand-oncle, se trouvent, écrites au crayon, toutes les étapes de cette glorieuse retraite.

nom sonnait bien, l'avaient surnommé Bourbaki. Si la renommée du général semblait grande, petite était la taille de mon grand-oncle et, dans mon souvenir, c'est la silhouette d'un petit vieux, presque octogénaire, rata-tiné dans sa grande « biaudo » bleu délavé, que j'ai gardée. Sur quelques anciennes photographies de l'Hôtel de Ville, on peut d'ailleurs le voir, assis sur une des pierres-butoirs de l'entrée de la rue Guilhem Peyre avec, à ses pieds, Top, notre vieux fox-terrier blanc.

Bourbaki, à cette époque, associé à mon grand-père Léon, était voiturier. Trois ou quatre chevaux constituaient leur écurie. Précurseurs des taxis, ils allaient attendre les voyageurs aux trains de huit et neuf heures, le matin, dix-sept et dix-neuf heures le soir ; ou bien ils véhiculaient la clientèle du bourg, médecin, notaire, commerçant... là où les appelaient leurs affaires.

Parmi ces chevaux, il y avait Bayard. Bayard, au nom héroïque, et... Bourbaki, pas le général mais mon oncle, furent associés dans une plaisante aventure qu'aimait raconter le vieil homme, les yeux rieurs, les paupières plissées d'une intense malice.

C'était le moment où, vers 1913, s'effectuait sous l'égide de Paul Capin (Lo Capitaino), maire d'avant-garde, précurseur d'un thermalisme malheureusement abandonné, la captation et l'adduction des eaux de Saleth.

Chaque matin, Bourbaki attelait Bayard à une légère calèche et prenait en charge pour le conduire à Saleth, Monsieur l'Ingénieur du Service Vicinal, Léopold Siper. En charge, c'est le mot, car M. l'Ingénieur était énorme et pesait dans les 120 ou 130 kg.

Bayard devant, Léopold Siper derrière, redingoté ainsi qu'il sied à un important personnage, chapeau melon sur le crâne, canne de prestige à la main, Bourbaki au milieu, dans sa grande « biaudo » bleu délavé, assis sur le siège, l'attelage gravissait lentement la côte du docteur Constans car, malgré son nom, Bayard n'était pas un foudre de guerre ; sur le plat ça allait mieux.

Un petit trot, presque alerte, les conduisait en haut de la descente de Foun de Pio. C'était une matinée de printemps, une de ces matinées traîtresses où dans chaque cellule animale ou végétale éclate un désir de dépassement qui étouffe toute la prudence que l'expérience y a accumulée. Peut-être aussi que Bourbaki rêvait à ses valeureuses campagnes ou à sa glorieuse

retraite ! Toujours est-il qu'il oublia de tourner la manivelle du frein et Bayard, poussé par la légère calèche, les 50 kg poids plume du cocher, et surtout par les 125 kg de Monsieur l'Ingénieur Léopold Siper, Bayard donc, changea son petit trot de père de famille en un galop de charge.

C'était parti. Nous n'étions plus dans la côte de Foun de Pio mais à Reichsoffen ! Bourbaki, dressé sur son siège, la « biaudo » flottant au vent, grisé par ses souvenirs héroïques, était redevenu le brigadier Basse de la 1^e légion, 1^{er} bataillon, 8^e compagnie, le héros de Villersexel. Le malheureux ! Au lieu de freiner les ardeurs du valeureux Bayard, il les accélérât à grands coups de fouet éclatants...

Dans la calèche, c'était moins glorieux. Monsieur l'Ingénieur Principal, que l'euphorique printemps avait assoupi, se réveillait en sursaut : une trouille immense s'emparait de lui ; il se voyait déjà faisant un plongeon dans l'Aveyron, au tournant de Peyro Grosso, et allant vérifier de trop près les canalisations qu'on venait de poser pour amener l'eau de Saleth à Saint-Antonin. Il criait :

— Ralentissez, Félix ! on va se tuer !

Mais le héros de 70 était sourd. Le fracas retrouvé des canons de Villersexel sans doute ! Peut-être aussi faut-il incriminer les ardeurs printanières qui animaient le cheval et le cocher, peut-être aussi le bruit de la calèche surmenée et les claquements du fouet que mon oncle brandissait au-dessus de sa tête. Bourbaki n'entendait rien. Et l'accélération continuait. Un vent de catastrophe sifflait furieusement autour de l'attelage en folie.

Dans un suprême effort M. l'Ingénieur Principal se souleva de son siège pour crier de plus près son angoisse à Bourbaki. Hélas ! un million de fois hélas ! Ce qui devait arriver se produisit subitement. Les planches, sans doute vétustes, de la calèche, craquèrent sous le poids des 120 kg de Monsieur Léopold Siper dont les jambes passèrent à travers le plancher. Heureusement l'énorme ventre du passager le retint et le sauva d'une mort certaine.

Les jambes essayaient bien de suivre le rythme infernal de la course. Ce n'était pas possible. Monsieur l'Ingénieur Principal n'était pas assez entraîné. Aucun sprinter d'ailleurs n'y serait arrivé.

Les hurlements de Monsieur Léopold Siper s'enflèrent en un crescendo terrifié. Dans son délire, Bourbaki les perçut-il ? Crut-il à des encouragements ? Je ne sais ; mais lui aussi se mit à hurler, à exciter Bayard qui hennissait comme un destrier de Garigliano... Personne, dans les côteaux de Foun de Pio, n'était là pour contempler cette glorieuse chevauchée. C'était bien dommage.

De l'arrivée sur le chantier de Saleth, je n'en ai jamais entendu parler. Fallut-il un palan pour extirper Monsieur l'Ingénieur principal Léopold Siper de sa tâcheuse position ? Avait-il usé ses bottines qui labouraient la route poussiéreuse ? Les ouvriers, goguenards, entendirent-ils des injures ou des félicitations pour l'audacieux mais talentueux automédon ? Bourbaki ne m'en a jamais soufflé mot. Il gardait, sur la fin de cette aventure, un silence évasif. De même sur la réception que ne manquèrent pas de lui faire mon grand-père Léon et, surtout, sa belle-sœur, la terrible Léonie qui ne badinait pas sur la conscience professionnelle des voituriers.

Pour moi, je conserve toujours, dans mon esprit, l'image de la course échevelée de Bayard déchaîné, du ventripotent ingénieur brandissant sa canne, hurlant sa peur, tandis que ses jambes, sous la calèche, tricotaient une impossible performance, et, surtout, de la silhouette de mon grand-oncle, Ben-Hur dérisoire, dont la « biaudo » bleu délavé flottait au vent de sa chevauchée fantastique.

Georges LINIERES

Montricoux-Novembre 1978

